Annexe 8 : Interviews des lauréats du Prix Général Meyer de la CNIH 2023

Prix littéraire

La source des fantômes, Yamina BENAHMED DAHO

L'auteure

- Yamina Benahmed Daho est née en Vendée. Elle a suivi des études de philosophie et de lettres à l'Université de Nantes. Titulaire d'un Capes de Lettres modernes, elle a exercé comme professeure de français pendant dix ans.
- Elle a quitté l'Education Nationale en 2017 et se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture. Elle anime des ateliers d'écriture à destination de tous les publics (scolaires, associations, foyers, médiathèques ...)
- Elle vit aujourd'hui à Lyon. *La source des fantômes* est son quatrième roman, publié chez Gallimard.
- Elle a participé à des programmes tels que La quinzaine des libraires, Les leçons de littérature, Le prix littéraire des lycéens en Île-de-France et en Pays de Loire, Les résidences d'auteur à l'école ...
- Elle a été reçue à La Comédie du livre (Montpellier), Livres sur les quais (Morges) La Fête du livre de Bron, Les Petites Fugues (Bourgogne Franche-Comté), Les Correspondances (Manosque), Livres sur les quais (Morges), Efractions/BPI (Paris), La mer est loin (Vendée), L'Intime Festival (Namur-Belgique), La Fête du livre de Saint-Etienne, Festival Sport, littérature et cinéma (Institut Lumière), Colloque "Le Ballon et la plume" (ENS Lyon), Le salon du livre de Chaumont.

Bibliographie

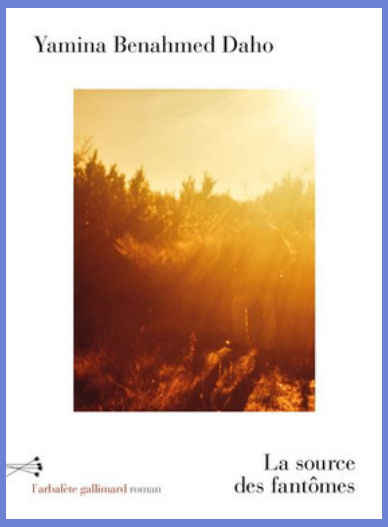
ROMANS

- ***La source des fantômes***, L'arbalète /Gallimard, août 2023. (Sélectionné pour : Grand Prix de Littérature de la Ville de Saint-Étienne, Prix MareNostrum, Prix Les Lorientales)
- ***À la machine***, L'arbalète/Gallimard, 2021
- ***De mémoire,*** L'arbalète/Gallimard, 2019 (Sélectionné pour Prix RomanGier 2020)
- *Traduit en néerlandais par Lawerys et Schoepen : Uit Het Hoofd, Borgherof & Lamberigts, 2020*
- ***Poule D***, L'arbalète/Gallimard, 2014 (Prix des lycéens et apprentis d'Île-de-France 2016, Prix des lycéens et apprentis des Pays de Loire 2016).
- *Traduit en suédois par Jenny Högström , Racing Féminin Football Club, IT-LIT, 2023*
- ***Rien de plus précieux que le repos***, Hélium, 2011 *(conte)*

TEXTES INÉDITS

- ***Le chantage aux parents est un abus de pouvoir,*** Diacritik, juillet 2023
- ***D'autres moyens que la violence***, portrait de Jacques de Bollardière, Revue 303, avril 2022
- ***Lamon, l'enfant et la honte***, Ouroboros, septembre 2021
- ***Faire du courage et pousser la vie***, La NRF, mai 2021
- ***Elles gagneront et le passé avec elles,*** Diacritik, juin 2019

L'œuvre



- Après la guerre d'Algérie, après l'errance, les parents de la narratrice s'installent en Vendée, à Fontayne, dans un lotissement qui regroupe neuf familles. Les petits jouent, les grands s'interrogent sur l'avenir, les parents travaillent et aménagent leur maison pour oublier le passé. Chez les Benali, il reste des traces d'avant l'exil : les souvenirs incomplets du père, les portraits de proches inconnus, un uniforme de l'armée française, la langue arabe qui revient parfois. Enquête familiale et sociologique, La source des fantômes raconte une enfance des années 1980, sans cesse interrogée par la narratrice adulte.

- Le livre a été sélectionné pour le Grand Prix de Littérature de la Ville de Saint-Etienne, le Prix MareNostrum et le Prix Les Lorientales.

Quelques questions à l'auteure ...

Vous étiez professeure de français et avez décidé en 2017 de vous consacrer à l'écriture.
Comment situez-vous ce choix dans votre parcours personnel et professionnel ? Comment l'écriture est-elle parvenue à occuper une place centrale dans votre vie, jusqu'à en faire votre métier ?

J'ai suivi des études de philosophie et de lettres dans le but de devenir enseignante, un métier que je rêvais d'exercer depuis l'enfance. J'ai été reçue au Capes en 2006 et c'est aussi à ce moment- là que j'ai commencé à écrire, par envie, par curiosité. En 2011, j'ai publié un premier livre, un conte intitulé *Rien de plus précieux que le repos*. J'ai aimé ce rapport à la création qui implique un temps de solitude, une réflexion sans cesse bouleversée, cette façon presque artisanale de toujours devoir revenir sur le texte pour le faire aboutir. J'ai donc écrit encore. En 2014, j'ai publié mon premier roman, *Poule D*, dans la collection L'Arbalète-Gallimard, dirigée par Thomas Simonnet, qui a édité les trois romans suivants.
J'ai arrêté d'enseigner en 2017 pour des raisons qui tenaient, hélas, davantage aux conditions professionnelles, de plus en plus dures, de moins en moins satisfaisantes pour qui a l'ambition d'être un représentant d'un service public qui garantit aux enfants les mêmes chances pour l'avenir. Disons que je ne retrouvais plus les qualités (sans cesse dégradées par l'ordre économique) de l'école que j'avais connue enfant - un état de fait que je décris d'ailleurs dans *La source des fantômes.*
Aujourd'hui, l'aboutissement de ce dernier livre me fait prendre conscience que l'écriture était un lieu qui m'attendait, comme une sorte de destin liée à l'histoire de l'exil de mes parents, contraints de quitter l'Algérie après la guerre, en 1962, définitivement. Peut-être suis-je devenue écrivaine pour me réapproprier ce qu'ils ont dû abandonner, ce qui leur a été confisqué. L'écriture m'apparaît comme un héritage.

Comment l'écriture est-elle parvenue à occuper une place centrale dans votre vie, jusqu'à en faire votre métier ? Quelles sont les sources d'inspirations, les références littéraires qui façonnent votre processus d'écriture en général, et, en particulier, votre dernier roman ?

Il y a évidemment des auteurs et des livres qui nous marquent en tant que lecteur. Il serait difficile de dresser une liste exhaustive. Quelques exemples : *Les raisins de la colère* (Steinbeck), *Construire un feu* (London), *Don Quichotte* (Cervantès), *Choses vues* (Hugo), *Un loup pour l'homme* (Brigitte Giraud), *Oublier Clémence* (Michèle Audin), *Courir* (Jean Echenoz) mais aussi les travaux de l'historienne Arlette Farge ou du philosophe Jacques Rancière. *Premier Combat* de Jean Moulin restant pour moi le texte le plus important, le plus bouleversant, le plus précieux que j'aie jamais lu.
En tant qu'auteure, je veille à me libérer de toute influence ou admiration pour que l'écriture ne soit pas un geste d'imitation, pour qu'elle demeure personnelle et qu'émerge une partition originale. Je lis beaucoup mais assez peu quand je suis à l'écriture d'un roman. Un seul livre m'a accompagné au cours de l'écriture de La Source des fantômes, c'est La misère du monde de Bourdieu. Les entretiens m'ont aidée à me remémorer des caractéristiques sociales de l'époque. Car il faut rappeler que La source des fantômes ne se résume pas à un portrait de Harkis. C'est l'histoire d'un groupe qui vit dans un petit lotissement, cette utopie urbaine qui a poussé des gens à y déposer leurs existences et leurs rêves, dans les années 80. Hormis le livre de Bourdieu, j'ai surtout travaillé à partir de photographies personnelles et fait confiance à mes souvenirs. J'avais bien en mémoire certains textes ou documents concernant la guerre d'Algérie (dont les livres de Jacques de Bollardière, le documentaire d'André Gazut, des articles de presse...) mais que j'avais utilisés dans un autre contexte, bien avant l'écriture du livre.

Je n'ai pas consulté d'archives ou poussé des recherches historiques - soit tout le contraire de mon travail préparatoire à mon roman précédent, *À la machine* - parce que mon livre devait rester l'histoire d'une histoire silencieuse. Il me fallait refuser de combler les récits troués, les fragments, les non-dits de l'histoire de mes parents parce que c'est précisément ce que j'essaie de restituer et qui fait, selon moi, littérature.

Dans votre roman De mémoire, publié en 2019, vous évoquiez déjà l'histoire des Harkis. Dans la source des fantômes, vous adoptez un point de vue autobiographique et la placez au cœur de votre récit. Quelle a été la genèse de votre démarche d'écriture et quelles étapes vous ont guidée vers l'écriture de ce livre ?

De mémoire traite d'une tentative de viol et de ses conséquences sur une narratrice obligée de raconter sans cesse cette violence à différents interlocuteurs. Le livre effleure seulement une partie de l'histoire de mes parents, aborde avec beaucoup de distance la violence l'exil en miroir de celle subie dans l'espace public par une femme.
Tous mes livres ont une matière autobiographique ou plus justement autosociobiographique mais ils ne sont pas des récits ni des témoignages. J'écris des romans dont la matière première est autosociobiographique et c'est difficile de composer autrement quand on est une fille de Harki. La guerre et l'exil de mes parents ont marqué, même silencieusement, mon enfance et ont hanté ma vie. Pour cette raison, je ne peux pas me départir d'une écriture politique.
Dans La Source des fantômes, si le portrait de mes parents est assez fidèle à ce qu'ils ont vécu et été, ce qui est représenté est toujours une contruction narrative, une représentation du réel avec ce que cela comporte de réappropriations, de modifications, de torsions … Il s'agit d'être sincère avec le lecteur et c'est après tout le propre de la littérature de permettre d'accéder à l'Histoire par les histoires.
Le premier moteur d'écriture de mon livre n'était étonnamment pas l'absolue nécessité d'évoquer la vide mes parents exilés. Mon premier désir était d'écrire un roman sur l'enfance. Une enfance paisible dans un lotissement en Vendée tout à la fois troublée par le passé de ses habitants et bouleversée par les premières tragédies économiques, comme la fermeture de l'usine de la ville. Au cours de l'écriture, il s'est trouvé que les fantômes étaient plus nombreux que je ne le pensais. Comme ils semblaient accueillants, j'ai creusé davantage dans les profondeurs intimes.

Avez-vous eu l'occasion de partager ce roman avec votre famille ? Quels ont été, dans votre cas, les enjeux spécifiques d'un projet d'écriture autobiographique ?

Les enfants de la famille ne se reconnaissent pas dans le livre car j'en ai modifié la composition, volontairement. Cette distance me permet de ne pas me soucier des enjeux que vous évoquez, qui sont extrêmement contraignants voire paralysants. Je les contourne en recréant toujours la famille. Il n'y a que mes parents dont je restitue un portrait fidèle car je sais, de leur vivant, qu'ils étaient touchés et en accord avec ma démarche. Nous sommes assez éloignés les uns des autres mais j'ai deux soeurs dont je reste très proche et qui soutiennent mon travail. Elles ont été extrêmement émues à la lecture.
Nous avons perdu notre père en janvier dernier alors ce livre est ce qui nous permet de garder en mémoire ce dont nous avons hérité de meilleur - les fantômes en font partie. Et il va sans dire que le prix Général Meyer de la CNIH nous touche profondément toutes les trois car il est aussi la reconnaissance de la vie d'errance très solitaire, discrète et silencieuse mais toujours digne qu'a menée notre père en raison de son statut de Harki.

Si votre récit est avant tout une enquête familiale et sociologique, à quel point inscrivez- vous ce livre dans le contexte plus large de l'histoire et la mémoire des Harkis et leurs familles ?

Quand je l'ai écrit, je n'avais pas l'ambition d'une nécessité, je n'étais par portée par la volonté de mettre au jour l'histoire de mes parents. Mon lieu est la littérature et m'importe d'abord et toujours de savoir comment faire tenir debout l'histoire que je veux raconter. C'est le livre achevé et les premiers échanges avec mon éditeur puis les équipes de Gallimard puis les libraires puis les critiques (et notamment celle de Jérôme Garcin dans *L'Obs,* qui m'a sidérée tant j'ai eu l'impression qu'il faisait le portrait exact de mon père sans l'avoir jamais connu) puis les lecteurs et maintenant la commission de la CNIH qui me remet ce prix que je m'aperçois que ce livre fait d'abord remonter à la surface le portrait d'un père harki et que cette figure paternelle attendrit, émeut, bouleverse.
Maintenant que ce livre a paru, il ne m'appartient plus tout à fait. S'il a contribué à faire connaître ce qu'ont enduré les Harkis, a prolongé une mémoire peu entendue et discutée, à rendre une dignité à ces hommes humiliés, j'en suis sincèrement honorée. Mon livre ne peut cependant pas être représentatif d'un groupe comme celui des Harkis, il n'a pas cette prétention. Et mon père n'est pas représentatif des Harkis qui ont subi les camps et les bidonvilles car, en les fuyant, il a eu une vie d'errance très solitaire. Mais j'imagine qu'il n'est pas le seul dans ce cas et c'est une très bonne chose qu'on s'intéresse aussi à ces hommes qui ont paradoxalement été contraints de s'isoler, de s'exclure, de s'effacer pour survivre.
Mes derniers mots iront à tous les auteurs qui portent depuis longtemps et parfaitement ce travail de mémoire, aux enfants, aux familles, aux associations d'anciens combattants qui oeuvrent à cette tâche immense. Il faut les en remercier. Je crois sincèrement que seule une somme de livres, d'archives, de témoignages différents sur les Harkis peut permettre à chacun de regarder cette histoire en face, de la comprendre, de la transmettre pour que, jamais, ne tombent dans l'oubli ces hommes et leurs proches. Et se rappeler que l'histoire des Harkis est une leçon de vie.

Discours de Yamina Benahmed Daho, lauréate du Prix littéraire Général François Meyer de la CNIH

« Je suis très heureuse d'être là aujourd'hui pour recevoir le prix général Meyer de la Commission nationale indépendante Harkis, que je remercie.

La source des fantômes raconte une enfance heureuse passée en Vendée, dans un lotissement où plusieurs familles venues déposer leurs vies et leurs rêves, sont rapidement confrontées aux premières tragédies économiques qui ont marqué la fin des années 80. Cette enfance est aussi troublée par les secrets d'un exil, celui de mon père qui, en raison de son statut de Harki, a dû quitter l'Algérie après la guerre, en 1962. Son pays natal, sa famille, sa culture, mon père les a quittés seul et de manière définitive. Pour éviter les camps et les bidonvilles imposés aux Harkis, il a erré longtemps, travaillé dans des conditions indignes, dormi sous des ponts, avant de s'installer dans cette maison qui signera la fin de l'exil et le début d'un nouvel enracinement.

Mon livre est un dialogue avec les fantômes qui ont accompagné mon père dans ce dur voyage, ceux qui ont hanté notre maison en Vendée et ceux qui m'ont accueillie pendant l'écriture. Ces fantômes m'ont permis de comprendre qu'il ne servait à rien de combler les récits troués, les non-dits et les silences de mes parents. J'ai appris grâce à ce livre que renoncer à transmettre un passé violent et douloureux, renoncer à transmettre une culture et une langue, c'était en réalité, dans leur cas précis, une preuve d'amour, la marque d'une grande liberté.

Ils savaient mon admiration pour leur esprit de résistance et de détermination, pour leur vie qu'ils ont vécu de toutes leurs forces. Ils savaient aussi ma colère rentrée parce qu'on les considérait comme des voyageurs sans bagages, des personnes dont l'existence et le moment de l'Histoire auquel ils ont pris part, devaient tomber dans l'oubli. Ce livre est un moyen de retenir leur histoire à la surface de la grande Histoire, de prouver que même faute de paroles, de dates, d'archives, de preuves, il est possible de raconter le mystère d'une vie, de faire se rejoindre le passé qui nous échappe au présent qui nous écrase.

Ce prix me semble prolonger mon travail littéraire qui voudrait inscrire des existences uniques et silencieuses dans une histoire commune.

Je remercie à nouveau la Commission nationale indépendante Harkis, présidée par Jean-Marie Bockel.

Je remercie les membres du jury ainsi que son président, Jean-Marie Rouart.

Je remercie également mon éditeur, Thomas Simonnet, et toutes les équipes de Gallimard, qui soutiennent sincèrement ce livre et j'en suis profondément touchée.

Je remercie mes deux sœurs présentes aujourd'hui.

J'ai une pensée pour tous les Harkis, leurs familles, toutes les associations d'anciens combattants et toutes celles et ceux qui œuvrent à un travail de mémoire essentiel et nécessaire.

Enfin, mes dernières pensées sont pour mon père et ma mère.

À eux qui savaient vivre et qui savaient rire, je dédie ce prix. »

Prix audiovisuel

Les Harkis, Philippe FAUCON

Le réalisateur

- Philippe Faucon, né le 26 janvier 1958 à Oujda est un réalisateur français. Suivant son père militaire, il passe les premières années de sa vie au Maroc et en Algérie, où sa famille vivra les quatre dernières années de la guerre d'Algérie. Il débute au cinéma comme régisseur stagiaire. Il travaillera notamment sur les films *Mauvais Sang*, de Leos Carax, *Un médecin des Lumières* de René Allio et *Trois places pour le 26* de Jacques Demy.

- Son premier long métrage, *L'Amour* (1990), dans lequel il évoque avec tendresse le quotidien de jeunes banlieusards, entre galère et éducation sentimentale, décroche à Cannes le Prix de la section Perspectives cinéma français.

- En février 2016, il reçoit le César de la meilleure adaptation et celui du meilleur film pour son film *Fatima*, adapté des livres autobiographiques de Fatima Elayoubi, qui font le récit de son parcours d'immigration et d'installation en France. Zita Hanrot reçoit le César du meilleur espoir féminin pour son rôle dans le long-métrage.

- Pour le même film, il par ailleurs été lauréat du prix Lumières du meilleur scénario, du prix Louis-Delluc en décembre 2015, et du prix du Syndicat français de la critique du cinéma et des films de télévision en février 2016.

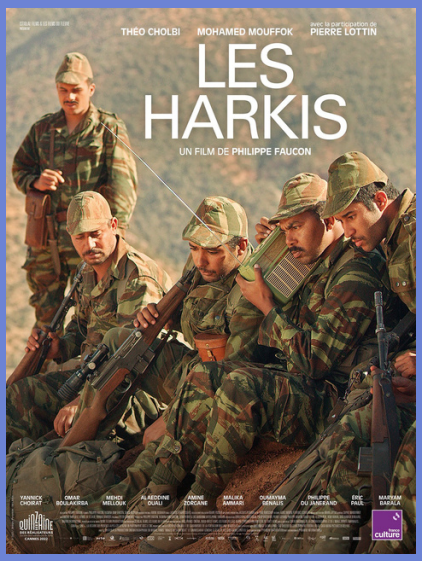
- Il est fait chevalier de la Légion d'honneur en mars de la même année.

- Le cinéaste prend souvent comme point de départ des récits autobiographiques et place les thématiques liées à l'immigration au centre de son art. Dans *La Trahison*, (2005) il revient sur la guerre d'Algérie, à travers un film inspiré du livre-témoignage d'un sous-lieutenant français.

Filmographie

- **1990 *: L'Amour***
- **1992 *: Sabine***
- **1995 *: Muriel fait le désespoir de ses parents***
- **1996 *: Mes dix-sept ans (TV)***
- **1997 *: Tout n'est pas en noir (court-métrage)***
- **1997 *: Les Étrangers (TV)***
- **2000 *: Samia***
- **2002 *: Grégoire peut mieux faire (TV)***
- **2005 *: La Trahison***
- **2008 *: Dans la vie***
- **2008 *: D'amour et de révoltes (TV séries)***
- **2009 *: Making off (court-métrage)***
- **2011 *: La Désintégration***
- **2015 *: Fatima***
- **2016 *: Vivre (court-métrage)***
- **2018 *: Fiertés (TV)***
- **2018 *: Amin***
- **2021 *: La Petite femelle (TV)***
- **2022 *: Les Harkis***

L’œuvre



- Fin des années 50, début des années 60, la guerre d’Algérie se prolonge. Salah, Kaddour et d’autres jeunes Algériens sans ressources rejoignent l’armée française, en tant que harkis. A leur tête, le lieutenant Pascal. L'issue du conflit laisse prévoir l'indépendance prochaine de l'Algérie. Le sort des Harkis paraît très incertain. Pascal s’oppose à sa hiérarchie pour obtenir le rapatriement en France de tous les hommes de son unité.

- L’œuvre présente l’évolution des harkis de la guerre d’Algérie jusqu’à leur arrivée en France par une succession de scènes relatives à des moments chronologiques précis. Cette maquette de leur vie offre un regard humain, qui révèle la réalité de leur parcours et la complexité de leur situation au-delà d’un prisme manichéen, nourrissant ainsi une ambition quasi-pédagogique.

- Présenté à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes où il reçoit une ovation, ce film a été largement salué par la critique et par ailleurs bien accueilli par les cercles des Harkis et leurs familles ayant eu l’occasion de le visionner.

Quelques questions au réalisateur…

Dans votre film La Trahison (2005), vous évoquiez déjà l’histoire des Harkis. Pourquoi avez- vous décidé d’y revenir, dans ce film, en vous centrant sur le sujet ? Quelle a été la genèse de l’écriture de ce film et, plus largement, de votre intérêt pour ce thème ?

Il y a bien sûr le fait que cette période est très liée à mon histoire personnelle et familiale. Ayant choisi de faire du cinéma, il était sans doute inscrit que je l’aborde un jour par ce moyen. Il y a eu ce premier film, *La Trahison* , mais avant même que le montage de ce film ne soit terminé, je me rappelle avoir eu le pressentiment que le besoin de revenir à nouveau sur ce sujet s’exprimerait à nouveau par la suite.

·Le film se concentre sur l’ensemble de la harka 534 plutôt que sur un ou deux personnages principaux. Vous êtes-vous toutefois appuyés sur des témoignages individuels d’anciens Harkis ? Que traduit ce choix scénaristique ?

C’est une trajectoire collective. Il n’y a pas d’« héroïsation » d’un personnage en particulier, même s’il est bien évident, dans le contexte de l’époque, que les Harkis (qui dans leur grande majorité n’écrivent pas le français) sont largement démunis pour trouver par eux-mêmes les moyens de leur rapatriement (officiel ou clandestin) et qu’ils restent dépendants en cela de l’implication de leurs officiers.

·Pourquoi avoir choisi de construire ce film en une succession de scènes se concentrant sur des dates spécifiques de leur histoire ? Comment avez-vous déterminé cette chronologie ?

Les dates inscrites dans le film apparaissent avec une double fonction : elles situent d’abord une chronologie historique, où les évènements s’enchaînent en piégeant les protagonistes. En même temps, s’agissant d’un film tourné dans une petite économie et un contexte de tournage très compliqué (le covid), où le temps est très compté, ces dates se substituent à des plans que l’on n’a pas la possibilité de tourner, mais qui sont malgré tout nécessaires, pour marquer la temporalité du récit et éviter des confusions ou des incompréhensions. Les différents moments du film, s’ils ne procèdent pas par une recherche du spectaculaire ou un dialogue très nourri, sont malgré tout souvent denses et ont été complexes à réaliser.

J·Dans cette même perspective, le film semble suivre une ligne épurée, se plier à une économie de gestes et de mots. Que recherchiez-vous là-dedans ?

J'ai souvent tendance à privilégier les moyens d'expression plus particulièrement propres au cinéma : l'image, les sons (voire les silences), les visages, les regards, les expressions, les présences corporelles ; plutôt que les mots, surtout s'ils ont une fonction seulement didactique ou explicative. Ici, il s'agit d'un contexte de guerre, de danger omniprésent, de situation qui échappe : on ne s'épanche pas. Les harkis, dans l'approche de la fin de la guerre d'Algérie, ont souvent été décrits par ceux qui les ont connus comme des « blocs de silence », des hommes de plus en plus enfermés dans une sorte d'exil intérieur.

On ressent la volonté de ne céder à aucune forme de manichéisme. Le public a-t-il perçu cet aspect ? Le film nourrissait-il une ambition pédagogique ou de transmission à cet égard ?

Il y a en effet volonté de non manichéisme. Et ce n'est pas simple sur une période de l'Histoire aussi sujette à blessures. Cette intention de non-manichéisme a été en partie comprise et appréciée par une partie du public, mais s'est aussi parfois heurtée à des rigidités, des dogmatismes toujours à l'œuvre concernant la guerre d'Algérie, quels que soient les « camps », leurs mémoires ou leurs mythologies.

Annexe 9 : Interviews des lauréats du Prix Général Meyer de la CNIH 2024

PRIX GÉNÉRAL

Lucie PEYTERMANN, Série de reportages et Blog pour l'AFP

PUBLICATIONS

ENQUETES

- Série de reportages long format pour l'AFP au Rwanda, sur les conséquences du génocide des Tutsi et la question de la justice envers les génocidaires réfugiés en France, mars 2021 :
  - « De la France aux collines rwandaises, le combat d'un couple pour traquer les génocidaires »
  - « Cicatrices et espoirs des Rwandais nés des viols du génocide »
  - « Rwanda : dans l'abime du génocide, l'extraordinaire survie à l'innommable d'Albertine »

- Enquête pour l'AFP réalisée pendant un an en France, deux reportages longs formats, novembre 2023 :
  - « De guérisseurs à conseillers sportifs, l'univers secret des marabouts en France »
  - « Un « engrenage » : d'ex-footballeurs témoignent de l'emprise de marabouts »

- Enquête long format pour l'AFP au Sénégal sur l'augmentation des persécutions visant les jeunes homosexuels, publiée en juillet 2022 :
  - « Pour les homosexuels au Sénégal, une vie empêchée »

- Enquête long format pour l'AFP en Iran, sur le combat d'Iraniennes pour décrocher des métiers intéressants et valorisants, malgré les lendemains incertains, avril 2020 :
  - « En télétravail, des Iraniennes luttent pour garder job et statut malgré le Covid-19 »

- Grands reportages publiés en *Une de Libération* en mars 2016, à l'issue de trois ans d'enquête au sein d'une famille de talibans afghans à Karachi (au Pakistan), sur l'univers secret des femmes de talibans
  - "La vie tourmentée des filles de talibans"
  - "La maison de mon mari est ma maison pour la vie"

- Enquêtes longs formats sur 3 ans pour *Libération* au Pakistan sur les victimes de fausses accusations de blasphème, et sur les crimes d'honneur contre les femmes, mars 2015.

DOCUMENTAIRES (CO-REALISATION)

- *La guerre des drones*, Canal Plus, 2014 (sur les victimes civiles des bombardements de drone de la CIA dans les zones tribales pakistanaises).

- *La revanche du troisième genre*, ARTE, en sélection officielle en 2014 du FIGRA (sur le combat des transgenres pour leurs droits au Pakistan).

LIVRES

- Enquête sur les persécutions contre la minorité chrétienne du Pakistan, *Livre noir de la condition des chrétiens dans le monde*, XO éditions, octobre 2014.

- *Anibaara!* Atlantica Séguier, 2002 (sur le Burkina Faso/Mali)

Copie écran / https://pbs.twimg.com/profile_images/1346015674880192512/72LUMhWi_400x400.jpg

Lucie Peytermann est une journaliste franco-suisse, exerçant depuis plus de vingt ans.

- Elle entre à **l'Agence France-Presse (AFP)** en 2000, après des études d'histoire et de journalisme à Bordeaux.

- D'abord basée en France et couvrant l'actualité politique à l'Assemblée nationale, elle s'installe à Nairobi entre 2005 et 2009 et devient reporter spécialisée dans l'Afrique de l'Est, la Corne de l'Afrique et l'océan Indien pour l'AFP.

- Entre 2011 et 2016, elle a vécu et travaillé comme journaliste indépendante au Pakistan. Elle y assure la correspondance du journal *Libération* notamment pour la rubrique *Grand angle*, du quotidien suisse *Le Temps*, ainsi que de plusieurs médias audiovisuels francophones (*France 24, TSR, BFM-TV, Europe 1*).

- Entre 2017 et 2024, elle est reporter au service International de l'Agence France-Presse à Paris.

- Elle est depuis septembre journaliste au desk international de l'AFP avant de prendre en février 2025 la direction du bureau régional de l'AFP en Afrique de l'Ouest.

- Depuis plusieurs années, elle s'est spécialisée dans les questions mémorielles en France liées à l'Algérie, au Rwanda et au Sénégal.

- Elle a été deux fois finaliste du prix Albert Londres notamment pour des reportages sur l'univers des femmes de talibans. Elle fut finaliste du prix Bayeux des correspondants de guerre pour des reportages en Somalie, et finaliste du prix de la presse diplomatique pour son travail en 2021 sur le génocide des Tutsi et les questions mémorielles entre la France et le Rwanda.

PRESENTATION DE SON TRAVAIL JOURNALISTIQUE

Lucie Peytermann est récompensée pour une série d'enquêtes et reportages exclusifs ainsi que pour le blog AFP-Making of, fruits d'un travail de longue haleine de plus de quatre ans mené par la journaliste sur la question des cimetières de fortune d'enfants Harkis en France :

« La douloureuse mémoire des enfants morts dans les camps de Harkis sort de l'oubli », ENQUETE EXCLUSIVE AFP, septembre 2020. Lien vers l'enquête AFP.
« En France, début de fouilles historiques sur les traces de tombes d'enfants harkis ». Reportage AFP, février 2022. Lien vers le reportage AFP.
« En France, la douleur d'une fille de Harkis face à la tombe enfin retrouvée de sa sœur ». Reportage AFP, avril 2023. Lien vers le reportage AFP.
« Cimetière d'enfants harkis: "Il était temps de retrouver ces tombes, pour les familles ». Entretien AFP avec l'historien Abderahmen Moumen, avril 2023. Lien vers l'entretien AFP.
« Les tombes d'enfants disparues, douleur enfouie des harkis ». Blog AFP Making Off, avril 2023.

Rivesaltes, AFP/Lionel Bonaventure, 7 août 2020

Laudun-l'Ardoise, AFP/Pascal Guyot, 28 février 2022

La première enquête, publiée en septembre 2020, exclusive et au long cours, menée pendant huit mois pour l'AFP, a **révélé l'existence en France de cimetières de fortune d'enfants harkis, abandonnés et jusque-là oubliés, où ont été enterrés, sans sépulture décente**, des **dizaines d'enfants** de familles harkies, décédés lors de leur passage dans des **camps gérés par l'armée française** au **début des années 60**.

Cette enquête, qui a aussi révélé la **surmortalité infantile due aux conditions indignes de vie de ces familles** parquées dans ces camps, a **conduit le gouvernement français à prendre la décision sans précédent de mener des fouilles historiques** pour localiser ces cimetières. Ces fouilles ont permis en 2023 de retrouver un cimetière oublié et les tombes d'enfants et bébés morts dans le camp harki de Saint-Maurice-l'Ardoise (Gard).

Le travail d'enquête pendant plus de 4 ans de Lucie Peytermann (de 2020 à 2024), mené avec l'aide des familles, d'historiens et le travail inlassable d'associations dédiées à la mémoire des harkis, a permis de faire la lumière sur cette page sombre et méconnue de l'histoire franco-algérienne.

Qu'est-ce que le camp de Saint-Maurice-l'Ardoise ? Ouvert en octobre 1962, le camp de transit et de reclassement de Saint-Maurice-l'Ardoise, géré par l'armée française et prévu à l'origine pour 400 personnes, accueille rapidement plus de 5 000 Harkis et leurs familles, sous des tentes dans un premier temps. Les conditions de vie sont déplorables et traumatisantes, caractérisées par le froid, l'isolement et le manque d'accès aux ressources (eau, électricité,...), en particulier au cours des hivers de 1962 et 1963.

Lien du blog AFP-Making off : https://making-of.afp.com/les-tombes-denfants-disparues-douleur-enfouie-des-harkis

Laudun-l'Ardoise, AFP/,Pascal Guyot, 28 février 2022

La première enquête AFP, moteur d'action et de réveil des consciences

Suite à une enquête de huit mois, et après avoir mené des entretiens avec des historiens et des acteurs associatifs, Lucie Peytermann écrit un premier article en septembre 2020 où elle révèle la surmortalité infantile des camps et l'existence d'un cimetière caché. L'article contribue largement à faire connaître le sujet, des témoignages affluent, et deux ans plus tard, des premières fouilles officielles sont engagées par le secrétariat d'État.

Perpignan, AFP/Lionel Bonaventure, 7 août 2020

"Le drame est doublé d'une autre tragédie: avec le temps, les cimetières de ces enfants inhumés sans sépulture décente ont disparu sous les herbes folles, les ronces ou les vignes, fantômes d'un passé traumatique que les familles d'anciens Harkis ont enfouis au plus profond d'elles mêmes et que la société française a oubliés." (extrait de l'enquête AFP).

Laudun-l'Ardoise, AFP/Nicolas Tucat, 6 avril 2023

En France, la douleur d'une fille de Harkis face à la tombe enfin retrouvée de sa sœur

A la suite de la publication de sa première enquête, des familles, qui parfois ignoraient tout du sort de leur frère ou sœur disparu bébé, ou au contraire qui le cherchait depuis des années, ont contacté la journaliste. Dans le but de donner la parole aux familles et de faire connaitre leur douleur enfouie, elle écrit un reportage exclusif aux côtés de Malika Tabti, lorsque pour la première fois cette dernière se retrouve face au cimetière de Saint-Maurice-l'Ardoise dans lequel sa sœur a été inhumée. Elle y dépeint la détresse et l'incompréhension de cette famille mêlées à l'apaisement d'avoir identifié le lieu d'inhumation de leur sœur.

"Ma mère nous a toujours parlé du traumatisme de la perte de Malika, mais elle ne saura jamais que le cimetière a été retrouvé", souffle-t-elle. (extrait du reportage AFP).

Aujourd'hui, l'Etat donne le choix aux familles de récupérer les corps afin de pouvoir leur donner une sépulture décente.

ENTRETIEN AVEC LA LAUREATE, LUCIE PEYTERMANN

1 - L'ensemble de vos enquêtes concernant la question des cimetières de fortune d'enfants harkis en France, et en particulier celui de Saint-Maurice-l'Ardoise, s'étale sur plus de quatre ans. Vous mentionnez notamment la bataille que cela a été pour assurer une réponse étatique à la suite des révélations faites dans l'AFP. D'où avez-vous tiré votre détermination ?

La découverte du cimetière de Saint-Maurice-l'Ardoise est en effet l'aboutissement pour moi de plusieurs années d'enquête, menées avec l'aide d'historiens et le travail inlassable d'associations dédiées à la mémoire des Harkis, pour faire la lumière sur cette tragédie méconnue et ce scandale d'Etat. Tout du long, j'ai eu le sentiment d'être engagée dans une course contre la montre - car les témoins encore vivants sont de plus en plus rares - et de vivre l'Histoire en marche.

En réalisant cette enquête, j'ai d'abord voulu faire connaître la tragédie des enfants et bébés harkis, morts pendant leur passage dans des camps gérés par l'armée française dans les années 60, et enterrés dans des cimetières de fortune… puis tombés dans l'oubli. Il me paraît tellement crucial de retrouver et restaurer leur mémoire disparue. Les témoins de cette histoire, notamment les mères, sont peu à peu en train de disparaître. Ce traumatisme pour leurs familles qui n'ont pas pu les pleurer s'est ajouté au traumatisme de leur exil et de leur accueil aux conditions très dégradées en France, dans le dénuement des camps.
Quand après ces longs mois d'enquête, j'ai révélé cette surmortalité infantile - ces près de 200 nouveaux nés ou très jeunes enfants morts lors de leur passage à Rivesaltes, Saint-Maurice l'Ardoise et d'autres camps de Harkis, et enterrés dans des conditions indignes de la République - un choc et une révolte m'ont ébranlée en tant que citoyenne de ce pays.

Ces sentiments ne m'ont pas quittée et portée depuis pour raconter cette histoire, surtout depuis que j'ai rencontré les familles qui se battent courageusement pour sortir de l'oubli leurs proches décédés dans ces camps. C'est pour elles, et pour leur confiance et celles des associations, que je me suis battue pour réaliser ces nombreux reportages.

2 - Vous avez fait part à plusieurs reprises de votre engagement pour les droits de l'Homme et plus précisément de l'importance de recueillir la parole des femmes, comme vous l'avez fait lors de vos années de reportage quand vous travailliez pour le journal *Libération* au Pakistan, et pour l'AFP en Iran, dans les Kivus, au Soudan du Sud, au Kenya, ou récemment auprès de jeunes femmes ukrainiennes violées par des soldats russes. Dans quelle mesure cette enquête s'inscrit-elle dans la continuité de vos convictions ?

En effet, en 2019/2020, avant même d'avoir connaissance de la douloureuse histoire des cimetières de fortune, je m'étais d'abord intéressée à la question harkie au sein de mon service à l'AFP, où nous recevions des communiqués d'associations sur leur combat. Je me suis alors rendue compte que sur les injustices et les combats menés ou restant à mener pour réparer la mémoire, c'était surtout les hommes, les combattants harkis encore vivants, puis leurs fils devenus après eux leaders ou porte-parole d'associations qui s'exprimaient, mais que l'on entendait presque jamais la parole des femmes : les épouses de Harkis, les filles de Harkis, leurs vécus et leurs histoires étaient injustement tus et confisqués – en dehors des remarquables travaux de l'historienne Fatima Besnaci-Lancou qui a beaucoup travaillé avec ces femmes et leur a consacré des livres -, et en tant que femme et journaliste, cela m'a énormément touchée.

Au départ, je voulais faire un reportage sur la parole de ces femmes. J'ai commencé à faire des recherches sur les Harkis et lu des travaux de l'historien Abderahmen Moumen. C'est en prenant contact avec lui que j'ai découvert avec stupéfaction le travail qu'il menait : la découverte d'un cimetière au sein du camp de Rivesaltes, où de nombreux enfants décédés dans le camp avaient été enterrés à la va vite, parfois par des militaires, en dehors de toute légalité. Pendant huit longs mois en 2020, j'ai échangé avec l'historien et enquêté sur ces cimetières de fortune de Rivesaltes et de Saint-Maurice, remontant un fil qui m'a menée à publier en septembre 2020 une enquête exclusive sur ce sujet qui n'avait jamais été révélé par un média français ou étranger. J'ai pu retrouver et interviewer la mère d'un de ces bébés morts lors de son passage au camp de Rivesaltes, ainsi que plusieurs sœurs d'enfants décédés à Rivesaltes et St-Maurice, donc finalement j'ai pu recueillir la parole de ces femmes et filles de Harkis…

3 - A l'image de nombre de vos reportages, cette enquête est le résultat d'un travail au long cours au cours duquel vous suivez les témoins sur plusieurs mois et années. Le 6 avril 2023, vous étiez en exclusivité en reportage sur le site du cimetière aux côtés de Malika, qui pour la première fois s'est retrouvée là où sa soeur, alors bébé - c'était en 1963 - a été inhumée, vraisemblablement morte de la rougeole. Dans quelle mesure le fait de suivre pendant longtemps ces témoins fait-il émerger un sentiment de responsabilité ?

Le reportage aux côtés de Malika a en effet était poignant... car j'avais appris à connaître Malika, une femme forte et engagée, et j'étais bouleversée par sa douleur et son émotion, mais aussi par l'apaisement qu'elle ressentait d'avoir enfin identifié le lieu d'inhumation de sa sœur, 60 ans après, et alors que sa famille avait bien tenté dans les années 90 de retrouver le lieu, en vain. Nous avons un lien spécial avec Malika car c'est en lisant mon reportage AFP de 2022 annonçant la décision des fouilles qu'elle avait appris la nouvelle de ces fouilles historiques et l'espoir de retrouver sa sœur.

Ma détermination à aller au bout de ces enquêtes a donc encore plus grandi quand je suis partie à la recherche des proches de ces enfants, qui étaient souvent sous le choc, très émus, dans l'incompréhension et le sentiment d'injustice quand je leur apprenais cette réalité : que ces enfants avaient été enterrés par leurs proches, ou par des militaires, dans les camps mêmes ou dans des champs à proximité. Sans sépulture décente et, pour la grande majorité, sans plaque nominative. Certains proches les cherchaient depuis des années mais s'étaient heurtés au silence et aux non-réponses de l'armée ou l'administration françaises.
Et plus je retrouvais et rencontrais à travers la France ces familles, plus j'ai pris conscience de ma responsabilité de journaliste d'aller au bout de cette enquête, à faire que ces cimetières soient enfin retrouvés et a minima sanctuarisés, pour rendre un hommage digne à la mémoire de ces enfants, apaiser leurs proches et leur permettre de faire enfin leur deuil.

4 - De manière plus générale, quelle est l'origine de votre intérêt pour les questions mémorielles en France, en particulier liées au Sénégal, au Rwanda, et à l'Algérie ?

Je trouve ces sujets cruciaux pour nos sociétés, passionnants et vraiment de la responsabilité des journalistes d'enquêter et rappeler les drames, les dénis et les hontes qui peuvent se transmettre de générations en générations. Nous devrions - dans un monde idéal - pouvoir tirer les leçons des drames de l'Histoire pour ne pas les reproduire et pour cela il faut connaitre la vérité historique...

Concernant l'Algérie et le Sénégal, je pense sincèrement qu'il n'y aura pas de « mieux vivre ensemble » dans notre société française sans que les drames, les injustices, les tabous mémoriaux liés aux violences des périodes de colonisation et de décolonisation ne seront pas réouverts, étudiés, que les responsabilités ne seront pas reconnues et pointées, comme le travail crucial qui reste à faire sur l'exécution en 1944 dans le camp de Thiaroye, près de Dakar, sur ordre d'officiers de l'armée française, de dizaines de tirailleurs africains rapatriés, qui réclamaient leurs arriérés de solde.

En France, la manière dont les autorités militaires de l'époque ont accueilli ces familles harkies dans ces camps dans les années 60 et la manière dont ces enfants et bébés morts ont été enterrés, puis oubliés, étaient indignes de la République française. Aujourd'hui, certains de ces descendants de Harkis, des frères et sœurs de ces enfants, découvrent complètement le drame qui s'est joué dans leur famille à l'époque. Il me semble de notre devoir de les informer, de recueillir leur parole et de leur permettre de connaître la vérité.

Concernant le Rwanda, cela fait 19 ans que je travaille sur le génocide ayant visé la minorité tutsi, depuis que j'ai été basée comme reporter pour l'AFP à Nairobi en 2005 d'où nous couvrions le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR) et l'actualité du Rwanda. C'est pour moi un sujet abyssal, pour lequel il faut je crois des années d'interviews, de lectures, de travail pour commencer à l'appréhender correctement, et je trouve essentiel de participer au devoir de mémoire, de recueil de la parole des rescapés, et de couvrir la question fondamentale de la justice, notamment en couvrant les procès de présumés génocidaires réfugiés en France. La communauté internationale a abandonné le Rwanda en 1994 face à l'effroyable. En raison des liens historiques entre Paris et le régime du président hutu rwandais de l'époque qui a orchestré le génocide, nombre de génocidaires ont trouvé refuge en France, après 1994, et bénéficié pendant des années d'un accueil complaisant.

Pour toutes ces raisons, en tant que journaliste française, je ressens la responsabilité, tout autant que l'humilité nécessaires pour travailler sur ces sujets, mais aussi l'importance de le faire et sur le temps long. Plus personnellement, j'ai toujours été révoltée par l'injustice en général, et il faut avancer sur ces sujets mémoriaux pour lever une à une ces terribles injustices, réparer petit à petit et regarder notre histoire en face.

5 - Comment avez-vous vécu l'ouverture des fouilles ?
Durant votre enquête, vous avez notamment été aidée par des associations dédiées à la mémoire des Harkis. Pouvez-vous nous en dire plus sur la collaboration entre les différents acteurs qui a permis la reconnaissance de la tragédie du cimetière de Saint-Maurice-L'Ardoise ?

Quand le secrétariat d'Etat aux Anciens combattants et à la Mémoire m'a annoncé début 2022 que finalement ils avaient pris la décision de mener ces fouilles historiques, je n'y croyais pas... J'étais tellement heureuse, pour les familles et les associations.

Car après la publication de mon enquête en septembre 2020, beaucoup de gens s'étaient efforcés de m'expliquer qu'il était impossible de retrouver des ossements, a fortiori d'enfants, après tout ce temps. Et le gouvernement affirmait qu'il était hors de question d'ouvrir des fouilles.

Mais les associations et moi, nous avons refusé de lâcher l'affaire, et j'avais continué de mon côté à interroger régulièrement le secrétariat aux Anciens combattants.

Après l'annonce surprise du gouvernement, une première campagne de fouilles est effectuée à l'hiver 2022 par deux éminents archéologues de l'Inrap, sans résultat. L'archéologue Patrice Georges-Zimmermann reste néanmoins convaincu d'avoir identifié le site. La suite lui donnera raison: de nouvelles recherches, effectuées quelques centaines de mètres plus loin, mèneront à la découverte des tombes et du cimetière en mars 2023. Cette nouvelle que j'apprends par un SMS me laisse complètement sonnée, alors que je suis à mon bureau à l'AFP. A la joie et au soulagement que je ressens d'abord, succède le vertige des implications de cette nouvelle retentissante - mais douloureuse aussi - pour les familles harkies que je suis depuis trois ans et les associations.

Je veux rendre hommage au travail inlassable des associations locales dans le Gard, représentées notamment par Nadia Ghouafria et Hacène Arfi. Hacène, figure de la lutte harkie, a pendant des années tenté d'alerter sur l'existence de cimetières sauvages de Harkis dans cette région. Nadia, dont les parents harkis ont vécu dans les camps de Saint-Maurice et celui voisin de Lascours, a de son côté découvert dans des archives locales un dossier attestant de l'existence d'un cimetière à St-Maurice-l'Ardoise, ainsi qu'un document édifiant pour les autorités françaises : le procès-verbal d'un gendarme rédigé en 1979 attestant que les autorités avaient eu connaissance de l'existence de ce cimetière mais n'en avaient délibérément pas informé les familles harkis... Dans mon enquête de septembre 2020, j'ai assumé la lourde responsabilité de révéler dans l'AFP l'existence de ce procès-verbal, et j'ai interrogé les autorités françaises à son sujet. Aujourd'hui, les familles et les associations restent toujours dans l'incompréhension du pourquoi, alors que les corps des enfants auraient encore pu être retrouvés en 1979 et remis à leurs familles grâce aux contacts avec les associations de Harkis, les autorités de l'époque n'ont-elles pas agi ?

Je veux aussi rendre hommage au formidable et patient travail de l'historien Abderahmen Moumen sur la question de ces cimetières, et à son aide et expertise si précieuse depuis presque cinq ans, ainsi qu'à l'investissement remarquable de l'archéologue Patrice Georges-Zimmermann, qui a même été de sa propre initiative faire des recherches dans des archives locales pour affiner sa connaissance du terrain et localiser le cimetière.

Je dois aussi souligner l'engagement et l'implication de l'ancienne secrétaire d'Etat aux Anciens combattants Geneviève Darrieussecq, qui je crois a été sincèrement touchée par les révélations de l'AFP sur ces cimetières et ces enfants, et qui a permis que ce dossier avance, travail qui est poursuivi par l'actuelle secrétaire d'Etat Patricia Mirallès.

Ainsi, fruit d'un patient travail et de la synergie de toutes ces personnes, des familles de Harkis, de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre, et du secrétariat d'Etat, les prénoms de certains de ces enfants sortent de l'anonymat. Ils brillent sur des stèles, des tombes rénovées. Des projets de mises en place de mémoriaux sont en cours. Il faut maintenant que les fouilles soient menées au cimetière de fortune du camp de Rivesaltes, où, pendant des semaines de compilation de statistiques à l'été 2020, j'ai recensé que sur les au moins 146 personnes décédées lors de leur passage dans le camp, 101 sont des enfants, dont 86 avaient moins d'un an... Soixante corps - dont ceux de 52 bébés - auraient été inhumés dans le cimetière de fortune du camp. Il faut permettre à ces enfants de sortir de l'oubli et leur rendre un hommage digne.

PRIX DE LA PROMOTION DE LA MÉMOIRE DES HARKIS

Michel MESSAHEL, *Itinéraire d'un Harki, mon père*

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES / TEMOIGNAGES

- *Le Lussac de mon enfance*, L'Harmattan, 2019.
- *Itinéraire d'un Harki, mon père. De l'Algérois à l'Aquitaine. Histoire d'une famille*, L'Harmattan, 3ed, 2022.

ARTICLES DE PRESSE

- "Mon père, ce héros si discret", *Sud Ouest*, septembre 2014.
- "Un livre mémoire des Harkis", *Sud Ouest*, septembre 2017
- "Itinéraire d'un Harki", *Le Résistant*, septembre 2022.
- "L'héritage de nos parents exilés est précieux", *Sud Ouest*, mai 2022.
- "Le travail de Michel Messahel en hommage à son père Harki fait référence", *Sud Ouest*, Janvier 2023.
- "Une stèle en l'honneur des Harkis sera posée lundi", Sud Ouest, septembre 2023.
- "Itinéraire d'un Harki, mon père. De l'Algérois à l'Aquitaine. Histoire d'une famille", *Ancrage*, décembre 2022.

Gironde, Karine Poullain, 27 juin 2019

Michel Messahel est un fils de Harki, ayant engagé depuis une quinzaine d'années un travail de mémoire.

- Né en 1968, Michel Messahel arrive avec sa famille à Lussac, en Gironde, en 1971, où il réside toujours.
- Il travaille aujourd'hui au sein d'une collectivité territoriale, au conseil départemental de Gironde.
- Il fut ouvrier viticole puis vigneron en Gironde.
- Il est engagé depuis de nombreuses années pour le recueil de la parole et la promotion de la mémoire, tant personnelle que collective, des Harkis.
- Ce travail s'est concrétisé par l'écriture de son livre *Itinéraire d'un Harki, mon père*. Il en publie une première version en 2014 qui s'est depuis enrichie au fil des années et de la collecte de nouveaux témoignages.
- La troisième édition de ce livre fut citée comme ouvrage de référence par la *Revue historique des armées* en 2023.
- Le 25 septembre 2023, il prononça un discours à Lussac à l'occasion de la journée nationale d'hommage aux Harkis.

PRESENTATION DE SON OEUVRE

Michel Messahel est récompensé pour la troisième édition de son ouvrage Itinéraire d'un Harki, mon père.

Résumé de l'œuvre

Le texte de Michel Messahel est à la croisée entre le recueil de témoignages, le récit historique, et l'égo-histoire. Dans ce récit tantôt intime, tantôt général, mais qui ne renonce jamais à sa propre subjectivité, Michel Messahel pose notamment ces questions douloureuses : *« Pourquoi mon père a choisi de devenir harki en 1956 ? Pourquoi a-t-il rejoint l'armée française ? Comment mes parents ont-ils pu ensuite accepter et supporter de quitter leur terre natale ? » (p.11).*

La première partie traite de la vie dans les villages algériens (en général) et de l'engagement du père de l'auteur (en particulier) dans une harka, jusqu'au rapatriement de la famille. La seconde partie détaille les conditions de vie de la famille de l'auteur à leur arrivée en France, du passage au camp militaire de L'Ardoise à l'installation à Lussac et ses propres souvenirs d'enfance.

Première partie : L'Algérie

La première partie nous emporte dans l'Algérie rurale précédant la guerre d'indépendance. On y découvre le mode de vie et les traditions, perturbées par l'arrivée de la guerre et d'un choix qui changera la vie de la famille.

L'auteur revient également sur l'horreur et la violence de la fin de la guerre : comment son père a frôlé la mort, recherché par des membres du FLN, poussant sa famille à fuir l'Algérie en laissant tout derrière eux.

Deuxième partie : La France

Dans la seconde partie, Michel Messahel offre un portrait des conditions d'arrivée et d'installation de sa famille en France.

Le récit est personnel et met l'accent sur l'aide essentielle de plusieurs individus dont le capitaine Louis Duffau Lagarrosse, ou encore le maire de Lussac, Georges Delord dans l'intégration de sa famille.

UN AUTEUR DONT LE TRAVAIL ET L'ENGAGEMENT ONT ETE RECONNUS

Son engagement citoyen

Au-delà de son travail littéraire, concrétisé par deux ouvrages, Michel Messahel est engagé pour faire entendre la parole des Harkis et de leurs descendants.

Son investissement fut reconnu à l'occasion de la journée nationale d'hommage aux Harkis, le 25 septembre 2023 à Lussac, durant laquelle il eut l'honneur de prononcer un discours.

"*Mon père aurait souhaité rester neutre, mais ce n'était pas possible. [...] Pour beaucoup d'Algériens modestes, la situation est peu-à-peu devenue intenable. Ils subissaient des pressions du FLN la nuit et de l'armée française dans la journée. [...] Il a fallu choisir son camp*" (extrait de son discours).

Son attachement à son village

La famille de l'auteur s'installa à Lussac à l'été 1971. Avec l'aide du maire de la ville, son père décroche un poste de cantonnier et grimpe progressivement les échelons. Il manifeste aujourd'hui sa reconnaissance envers sa commune qui rendit possible l'intégration de sa famille.

"C'est ici à Lussac que mes parents ont retrouvé l'espoir et la sérénité après de sombres années. Au nom des miens, je vous remercie pour cet accueil." (extrait de son discours).

Une volonté de rendre compte de la vérité historique

L'ouvrage de l'auteur fut cité dans la *Revue historique des armées*, revue scientifique d'histoire du ministère de la Défense, couronnée en 1954 par l'Académie française, qui ne tari pas d'éloges concernant le sens de la vérité et de la nuance dominant le travail de Michel Messahel.

*"A travers cet ouvrage transparait **l'humanisme** d'un auteur profondément attaché aux valeurs de la République, **conscient de sa propre responsabilité** à initier une démarche de réconciliation et qui s'est efforcé d'enquêter avec un maximum d'honnêteté pour **livrer ce témoignage éloigné des discours manichéens**"* (extrait de la Revue historique des armées, 2023).

Une couverture importante dans la presse

Le travail ainsi que le parcours de vie de Michel Messahel ont fait l'objet de nombreux articles, en particulier dans le journal *Sud Ouest*, de 2014 à aujourd'hui.

HISTOIRE

« L'héritage de nos parents exilés est précieux »

LE PIÉTON

EN BREF

LUSSAC

Le travail de Michel Messahel en hommage à son père harki fait référence

L'auteur Michel Messahel et sa mère Khédidja.

ENTRETIEN AVEC L'AUTEUR, MICHEL MESSAHEL

1 - Quelle a été la genèse de votre volonté de raconter l'histoire de votre famille, et à travers elle, de témoigner pour la mémoire des Harkis ?

J'ai grandi à Lussac, une commune de Gironde, au contact des gens du terroir. Dès trois ans, je suis allé à l'école publique. La vie rurale était mon quotidien. J'entendais le son de la cloche de l'église. J'observais les traditions locales : les vendanges, la fenaison, la soupe du jimboura qu'on offre dans mon village après avoir tué un cochon. Si ce mode de vie m'a imprégné de la culture rurale française, je voyais bien que mes parents avaient une origine différente. J'ai alors cherché à savoir d'où je venais.

Mes parents étant discrets et pudiques, ils ne me parlaient pas de leur passé. Vers treize ans, j'ai commencé à questionner mon père, même s'il n'était pas disposé à me répondre. Il m'a fallu user de beaucoup de délicatesse afin de ne pas réveiller chez lui des souvenirs trop douloureux.

C'est aussi en observant et en écoutant simplement mes parents que j'ai recueilli des informations car quelquefois, ils parlaient entre eux de l'Algérie devant mes frères, mes sœurs et moi-même. Parfois, des personnes qui rendaient visite à ma famille ou que je connais à Lussac, des anciens combattants, des collègues de mon père, des élus municipaux, me rappelaient qu'il avait servi l'armée française. Pour commencer à comprendre l'histoire de mes parents, je suis donc parti de ce lien avec l'armée française, puis j'ai étendu mes recherches à l'Algérie française.

À l'histoire personnelle, s'est ajoutée, en arrière-plan, celle d'une guerre tragique, la guerre d'indépendance et le sort terrible des Harkis. Or, je trouvais peu de documentation relative à leur vie quotidienne, avant, pendant et après la guerre. En outre, la plupart des Harkis étaient analphabètes et les témoins directs disparaissaient. Il y avait donc urgence.

J'ai débuté l'écriture du livre sans trop savoir où elle m'emporterait. Le texte partait dans tous les sens. Et puis, à un moment, tout s'est mis en ordre et un fil conducteur s'est imposé.

Au départ, ce récit devait rester confidentiel, mais l'intérêt qu'ont manifesté les premiers lecteurs de ce texte m'a amené à poursuivre ma recherche et à la rendre publique.

2 - Vous affirmez dans votre livre : *"Il n'existe pas une seule histoire de Harkis, mais tellement !"* Comment s'entremêlent pour vous la mémoire individuelle et la mémoire collective ? Quel est l'intérêt de la micro histoire ?

Lors de mon enquête, j'ai découvert que l'engagement de mon père a tenu à peu de choses malgré son amour véritable pour la France. Au départ, il ne souhaitait pas prendre parti, n'ayant rien à reprocher au colon qui l'employait. Mais la terreur imposée par le FLN aux gens du peuple comme lui, pour qu'ils choisissent le camp de l'indépendance, l'a poussé à s'engager pour la France.

Chaque être humain a une trajectoire qui lui est propre, car elle est liée à sa famille, à ses proches, à ses rencontres, à ses déplacements, à ses expériences vécues, etc. Et les Harkis n'y échappent pas.

C'est en enquêtant au plus proche de la vie des gens que la grande Histoire se comprend dans toute sa densité. Cela permet aussi de faire tomber les clichés et de mieux comprendre les événements.

3 - Comment votre famille a-t-elle reçu l'annonce de votre volonté de raconter leur histoire ?

À partir de 2007, je n'arrêtais pas de poser des questions à mes parents sur leur vie en Algérie et je notais leurs réponses.

« Mais que fais-tu ? » me demande un jour l'un de mes frères. « J'écris l'histoire de la famille. »
Mon père s'est alors inquiété : *« Fais attention à ce que tu dis et à ce que tu écris »* m'a-t-il prévenu. Le souvenir de cette mise en garde m'a accompagné tout le long de la rédaction du livre, et encore aujourd'hui quand je suis invité à prendre la parole. Elle m'a incité à mesurer mes jugements et mes analyses.
Ma mère me laissait faire et m'encourageait en me prononçant de temps en temps : *« Bonne chance »*.
Mes frères et sœurs ne comprenaient pas trop ma démarche. Ils se disaient : *« Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? »*.

Eux, étaient préoccupés par leur vie quotidienne. Moi, j'étais surtout animé par le devoir de mémoire. Aujourd'hui, ils pensent que mon travail peut servir à faire tomber certains préjugés et à éviter des amalgames. Car des gens en France confondent les Harkis et les immigrés qui ne sont pas venus en métropole pour les mêmes raisons.

4 - Vous en êtes aujourd'hui à la troisième édition de votre livre, dont vous avez commencé le travail d'écriture en 2007. Vous attendiez-vous à ce que ce travail soit si long ? Pourquoi avez-vous ressenti le besoin d'ajouter de nouveaux témoignages à votre récit ?

Je ne m'attendais pas du tout à autant d'années d'écriture. Quatorze ans ont été nécessaires entre le début de la première édition et la publication de la troisième. Cela s'explique par le fait que le récit s'appuie principalement sur des témoignages oraux. Il a fallu en recueillir suffisamment et voir la cohérence entre toutes ces sources.

J'ai écrit la première édition avec des témoignages de ma famille et de mon entourage. Mais en participant à des salons du livre et à des dédicaces, j'ai rencontré de nombreuses personnes que je ne connaissais pas. Je les ai écoutées, beaucoup d'entre elles avaient besoin de parler de la guerre d'Algérie. Il s'agissait de pieds noirs, d'anciens militaires, de fonctionnaires français qui avaient travaillé en Algérie, d'enfants d'anciens appelés du contingent. Tous ces gens se sont confiés à moi. J'ai entendu des choses très intéressantes qui avaient toute leur place dans mon livre pour l'étoffer et l'affiner.

5 - Votre livre met énormément l'accent sur le rôle de l'humanisme et de la solidarité à petite échelle dans l'intégration de votre famille. Comment percevez-vous l'action individuelle et locale comparée à l'action étatique concernant les Harkis ?

Je crois que l'intégration de ma famille est due en grande partie à tous les gens que mes parents ont croisés sur leur chemin, qui les ont aidés d'une façon ou d'une autre. Bien sûr, mes parents avaient la volonté de s'en sortir et d'aller vers l'autre, et de saisir les mains tendues. C'était une personne qui aidait à rédiger une lettre dans le camp militaire de l'Ardoise (Gard), un voisin qui gardait un des enfants de la famille, un maire qui embauche mon père malgré des réticences de certains de ses conseillers, une voisine métropolitaine qui invite ma mère à un goûter.

3 - Comment votre famille a-t-elle reçu l'annonce de votre volonté de raconter leur histoire ?

À partir de 2007, je n'arrêtais pas de poser des questions à mes parents sur leur vie en Algérie et je notais leurs réponses.

« Mais que fais-tu ? » me demande un jour l'un de mes frères. « J'écris l'histoire de la famille. »
Mon père s'est alors inquiété : *« Fais attention à ce que tu dis et à ce que tu écris »* m'a-t-il prévenu. Le souvenir de cette mise en garde m'a accompagné tout le long de la rédaction du livre, et encore aujourd'hui quand je suis invité à prendre la parole. Elle m'a incité à mesurer mes jugements et mes analyses.
Ma mère me laissait faire et m'encourageait en me prononçant de temps en temps : *« Bonne chance »*.
Mes frères et sœurs ne comprenaient pas trop ma démarche. Ils se disaient : *« Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? »*.

Eux, étaient préoccupés par leur vie quotidienne. Moi, j'étais surtout animé par le devoir de mémoire. Aujourd'hui, ils pensent que mon travail peut servir à faire tomber certains préjugés et à éviter des amalgames. Car des gens en France confondent les Harkis et les immigrés qui ne sont pas venus en métropole pour les mêmes raisons.

4 - Vous en êtes aujourd'hui à la troisième édition de votre livre, dont vous avez commencé le travail d'écriture en 2007. Vous attendiez-vous à ce que ce travail soit si long ? Pourquoi avez-vous ressenti le besoin d'ajouter de nouveaux témoignages à votre récit ?

Je ne m'attendais pas du tout à autant d'années d'écriture. Quatorze ans ont été nécessaires entre le début de la première édition et la publication de la troisième. Cela s'explique par le fait que le récit s'appuie principalement sur des témoignages oraux. Il a fallu en recueillir suffisamment et voir la cohérence entre toutes ces sources.

J'ai écrit la première édition avec des témoignages de ma famille et de mon entourage. Mais en participant à des salons du livre et à des dédicaces, j'ai rencontré de nombreuses personnes que je ne connaissais pas. Je les ai écoutées, beaucoup d'entre elles avaient besoin de parler de la guerre d'Algérie. Il s'agissait de pieds noirs, d'anciens militaires, de fonctionnaires français qui avaient travaillé en Algérie, d'enfants d'anciens appelés du contingent. Tous ces gens se sont confiés à moi. J'ai entendu des choses très intéressantes qui avaient toute leur place dans mon livre pour l'étoffer et l'affiner.

5 - Votre livre met énormément l'accent sur le rôle de l'humanisme et de la solidarité à petite échelle dans l'intégration de votre famille. Comment percevez-vous l'action individuelle et locale comparée à l'action étatique concernant les Harkis ?

Je crois que l'intégration de ma famille est due en grande partie à tous les gens que mes parents ont croisés sur leur chemin, qui les ont aidés d'une façon ou d'une autre. Bien sûr, mes parents avaient la volonté de s'en sortir et d'aller vers l'autre, et de saisir les mains tendues. C'était une personne qui aidait à rédiger une lettre dans le camp militaire de l'Ardoise (Gard), un voisin qui gardait un des enfants de la famille, un maire qui embauche mon père malgré des réticences de certains de ses conseillers, une voisine métropolitaine qui invite ma mère à un goûter.